

Séance du 16 décembre 2013

Réception de Bernard EPRON

Éloge de l'Ingénieur Général Eugène Pierre BRUNEAU

MOTS-CLÉS

Bruneau (Eugène Pierre) 1930-2011 - Eurasien - École d'Enfants de Troupe de Dalat (1939-1945) - Guerre de 1945 en Indochine (prisonniers de guerre des Japonais) - Service des Essences des Armées.

RÉSUMÉ

Eugène Pierre Bruneau, décédé le 15 mars 2011, a été nommé à l'Académie en 1990 sur le 30^e fauteuil de la section des Sciences. Né en Indochine en 1930, Eurasien, il a été prisonnier de guerre des Japonais, ce qui a forgé son caractère et orienté toute sa vie. Après Saint-Cyr, il a été officier du Train, puis Ingénieur de l'Armement au Service des Essences des Armées. Il a fini sa carrière comme Ingénieur Général. Depuis sa retraite de Castelnau-le-Lez, il a réussi à faire reconnaître Déportés de la Résistance ses compagnons d'infortune prisonniers des Japonais.



Eugène Pierre Bruneau
(1930 - 2011)

C'est un grand honneur d'être reçu au sein de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, qui a été fondée il y a plus de trois cents ans, en 1706, par lettres patentes du Roi Louis XIV. L'Académie s'appelait alors la Société Royale des Sciences de Montpellier.

La longue tradition de notre académie, veut que le récipiendaire fasse l'éloge de son prédécesseur. Je n'ai pas connu l'Ingénieur Général Eugène Pierre Bruneau, qui m'a précédé dans le trentième fauteuil de la section des Sciences.

Mon premier contact avec lui a été la lecture de son curriculum vitae. J'ai recherché ce document, après que notre Secrétaire Perpétuel m'a demandé de rédiger mon propre curriculum vitae, en me précisant qu'il n'y a aucune limitation de longueur, et que certains curricula ont plus de vingt pages.

Plus de vingt pages ! Ce n'est pas le cas du curriculum vitae d'Eugène Pierre Bruneau, qui ne fait pas vingt pages, qui ne fait pas deux pages, mais consiste, sur une seule page, en quinze lignes manuscrites, écrites en gros caractères. J'ai immédiatement éprouvé une immense sympathie pour mon prédécesseur, qui partageait avec moi le goût pour la concision. Cette sympathie est devenue complicité, quand j'ai appris que son père avait été officier du Génie, comme mon propre père, et Ingénieur des Mines, comme mon grand-père.

Mais j'ai réellement découvert la forte personnalité d'Eugène Pierre Bruneau, et les moments terribles qu'il a vécus, en lisant ses écrits, mais surtout en parlant avec son épouse Annick, qui a bien voulu me recevoir plusieurs fois.

Accompagnée de son fils Benoît, elle est avec nous ce soir. Je les salue et remercie à nouveau Annick Bruneau pour son aide.

Je voudrais aussi remercier notre confrère, le Général Véran Cambon de Lavalette, et son épouse, ainsi que le Général Philippe de Castet, qui m'ont aidé à découvrir leur ami Eugène Pierre.

Notre Secrétaire Perpétuel rappelle aux récipiendaires que l'éloge de leur prédécesseur doit être fait dans un style académique, où la parole est reine.

Pour répondre à cette attente, je m'étais imaginé faire, sans véritable originalité, un exposé en deux parties, l'une sur la carrière et les réalisations de l'Ingénieur Général Eugène Pierre Bruneau, l'autre sur l'homme et sa forte personnalité.

Je n'ai pas réussi à suivre ce plan, car l'enfance d'exclu, de paria, qu'a connue mon prédécesseur, et son adolescence, comme prisonnier de guerre des Japonais, ont forgé son caractère et orienté toute sa vie, professionnelle et privée.

Du 9 mars au 18 septembre 1945, pendant plus de six mois, Eugène Pierre, âgé alors de seulement quinze ans, a été prisonnier de guerre des Japonais.

C'est une période de sa vie dont il ne parlait jamais, mais qu'il ne voulait pas, et ne pouvait pas oublier, au point qu'il en a fait le récit, en 1990, quarante cinq ans plus tard, dans un document de cinquante six pages, intitulé "Les Ados Enchaînés", document qu'il ne publiera jamais.

*

* *

Mais commençons par le commencement.

Eugène Pierre Bruneau est né en Indochine, le 17 février 1930, à Nam Dinh, dans le Tonkin, à 76 km au sud de Hanoi, d'un père breton et d'une mère vietnamienne. Son père prospectait des gisements, et visitait des exploitations minières en Asie du Sud-est. Sa mère avait des origines chinoises : elle descendait d'un chef des solides guerriers chinois Pavillons Noirs, qui s'illustrèrent en 1884, contre l'Amiral Courbet.

Au tout début de son enfance, Eugène Pierre accompagne ses parents, dans des pays dont les noms font rêver : Malaisie, Siam, Philippines, Java, Sumatra.

Puis ses parents se fixent au Cambodge, à Phnom-Penh.

En 1939, la vie d'Eugène Pierre, qui a alors neuf ans, va basculer : la guerre menace.

Son père est mobilisé et doit rentrer en métropole.

Eugène Pierre ne reverra plus jamais son père, qui mourra peu après, en 1940, sur le front de la ligne Maginot.



Eugène Pierre ne va pas à l'école. Il ne peut pas y aller, car il est Eurasien.

Il est fils unique et vit seul avec sa mère. Et c'est sa mère qui lui apprend à lire, à écrire, à compter et à parler français.

En 1943, à l'âge de treize ans, Eugène Pierre est enfin admis dans une école, l'École des Enfants de Troupe de Dalat, qui a été créée en 1939, pour des enfants "eurasiens", comme lui.

Je cite l'Ingénieur Général Bruneau :

"Ils étaient français, par leur père, et indochinois, par leur mère. On les appelait "les Eurasiens". Pour la plupart, déjà privés de l'amour d'un père, d'une mère, ils ont connu l'abandon et l'orphelinat ; sous le régime de Vichy, ils étaient français de seconde zone.

Repoussés par les Indochinois, rejetés par les Français, trop jaunes pour être admis dans les écoles françaises et trop blancs pour fréquenter les écoles autochtones.

Les Pouvoirs Publics ont créé une École d'Enfants de Troupe "eurasiens", à Dalat, avec le but de fournir de petits gradés à l'armée".

En septembre 1943, Eugène Pierre rejoint Dalat, une ville de l'Annam, située à environ 300 km au nord est de Saigon. Il rentre en classe de cinquième, à l'École d'Enfants de Troupe. Pour la première fois, il quitte sa mère. Il ne la reverra plus jamais. Il n'a alors que 13 ans et demi.

A peine quatre mois après, du fait de la guerre qui menace, l'École d'Enfants de Troupe est disloquée. Les 130 enfants, âgés de 13 à 17 ans, sont répartis entre les villes de Dalat, Saigon et Hué. C'est dans cette dernière ville, Hué, située à plus de 800 km au nord de Dalat, qu'est envoyé Eugène Pierre.

Dix mois après, en octobre 1944, nouveau déménagement : l'école se regroupe au Cambodge, à Kompong Chnang, à 100 km au nord ouest de Phnom-Penh, à proximité du lac touristique Tonlé Sap. Eugène Pierre quitte alors Hué, pour Kompong Chnang.

Le 9 mars 1945, cinq mois après que l'École d'Enfants de Troupe s'est reconstituée à Kompong Chnang, a lieu le coup de force des Japonais, qui va marquer l'histoire de l'Indochine et changer la vie d'Eugène Pierre Bruneau et de tous ses camarades.

*

* *

Avant d'aller plus loin, un court rappel historique s'impose, pour ceux qui, comme moi, ne sont pas familiers avec l'histoire de l'Indochine.

Le 30 août 1940, deux mois seulement après l'armistice du 22 juin avec l'Allemagne, le gouvernement français de Vichy accepte une demande pressante des Japonais. Ce terme de "demande pressante" est une traduction, en langage académique, où la parole est reine, mais surtout en langage diplomatique, du mot latin "ultimatum".

Vichy accepte alors, la fermeture de la frontière entre l'Indochine et la Chine, le stationnement de troupes japonaises le long du fleuve Rouge, (fleuve qui naît en Chine, traverse Hanoi et se jette dans le golfe du Tonkin), et l'utilisation de ports et d'aérodromes indochinois par les troupes japonaises.

Le 21 juillet 1941, moins d'un an plus tard, le gouvernement de Vichy reçoit une nouvelle "demande pressante" des Japonais. Vichy accepte ce deuxième ultimatum, et permet que les forces nippones, aient accès à toutes les régions d'Indochine, sans aucune limitation d'effectifs, la France gardant – en "contrepartie" – la souveraineté sur l'Indochine.

Arrive le 9 mars 1945. Je laisse la parole à Eugène Pierre Bruneau : *"Dans la nuit du 9 au 10 mars 1945, la souveraineté française a été anéantie, sur tout le territoire indochinois, par une attaque surprise et simultanée des forces japonaises, de toutes les garnisons françaises. [...] Il y a peu de choses à dire sur l'aspect militaire du coup de force. C'est une opération militaire habituelle des Japonais : rapidité et surprise. En 24 heures, 95% des garnisons, après des combats, pour certaines, acharnés et durs, déposent les armes"*.

Le bilan du coup de force, en 48 heures, est de plus de 3 000 tués et 1 500 disparus.

*

* *

Fermons la parenthèse historique et revenons à Eugène Pierre Bruneau.

Cette nuit du 9 au 10 mars 1945, à l'école de Kompong Chnang, les enfants de troupe dorment, sous la surveillance de deux sous officiers de permanence. Les gradés logent en ville. Il est onze heures du soir, quand plusieurs gradés réussissent à rejoindre l'école, pour annoncer des mouvements de troupes japonaises, et l'imminence d'une attaque. Les enfants sont aussitôt réveillés et envoyés dans les deux tranchées, qui séparent l'école de l'aérodrome japonais. Des armes, et cinq cartouches, sont données à tous ceux qui sont âgés de 15 ans et plus.

Suivent deux longues heures d'attente dans les tranchées.

“Des bruissements, des soupçons de mouvement... déclenchent des coups de feux des plus nerveux” écrira Eugène Pierre Bruneau.

Puis, des explosions annoncent la destruction de la soute à munitions de la quatrième compagnie du régiment de tirailleurs cambodgiens, proche de l'école.

L'ordre est donné aux enfants de saboter leurs armes, ce qu'ils font : ils les démontent et brisent, ou enterrent, le percuteur et les ressorts.

Les enfants aperçoivent tout à coup des hommes qui avancent vers les tranchées. Ce sont les autres gradés de l'école, capturés en ville par les Japonais ; ces gradés marchent les mains attachées derrière le dos et servent de bouclier humain aux Japonais qui les suivent.

Pour éviter un massacre, le sous officier responsable lève un drapeau blanc, confectionné à la hâte. L'école se rend. À la demande des Japonais, les enfants jettent les armes hors des tranchées.

Puis suivent d'interminables minutes, pendant lesquelles les enfants, avec angoisse, se demandent ce qui va leur arriver.

Enfin, le commandant des forces japonaises leur dit : “Vous êtes pris en uniforme, les armes à la main. Quel que soit votre âge, vous êtes nos prisonniers de guerre.”

*

* *

Du 9 mars au 18 septembre 1945, un calvaire de six mois, marquera à jamais la vie et la personnalité des adolescents.

Les Japonais les transportent, sur plus de 500 km, de camp en camp, depuis leur école de Kompong Chnang au Cambodge, jusqu'au camp de Pakson, sur le plateau des Biovens, au Laos, en passant par le camp disciplinaire de Roméas, par une caserne de Phnom Penh, par le pénitencier civil de Kratié, et par le camp de Paksé, au Laos.

Ces transports se font dans des camions ou sur des chaloupes, dans lesquels les adolescents sont entassés. Mais ces transports se font aussi à pied.

Le 14 juillet 1945, ce n'est pas sur les Champs-Élysées, mais sur une piste aride, de 30 km de long, que les enfants de troupe “défilent”, n'ayant plus, pour la plupart, de chaussures. Il leur faut contourner, à pied, les chutes de Khône, avant de continuer à remonter le Mékong en chaloupes.

Aucun des camps où séjournent les adolescents, n'a de douches, ni de toilettes ; les enfants sont entassés dans des bâtiments qui abritent habituellement trois fois moins de personnes, et sans autre confort que les bas flancs qui entourent l'intérieur du local.



Au pénitencier de Kratié, par exemple, ces prisonniers, des enfants, se retrouvent enchaînés et sont entassés à quarante, dans des cellules prévues pour douze détenus. Les plus chanceux dorment sur les bas flancs, les autres sur le sol, en dessous des bas flancs ou au milieu de la pièce.

Pendant ce calvaire, les enfants de troupe vont connaître la faim, la maladie et la peur.

La faim. La faim ne les quittera pas. Leurs repas consistent invariablement en un bol de riz et une soupe de liseron d'eau, parfois agrémentée de lardons. C'est bien peu pour des adolescents en pleine croissance. Ils pourront, dans certains camps, compléter leur alimentation avec des racines, ou en s'ingéniant à attraper des grillons, des chats, des oiseaux...

La maladie. La maladie les touchera presque tous. La grande majorité des enfants rentrera malade, de paludisme ou de dysenterie. Et beaucoup auront des problèmes dentaires de décalcification.

Et la peur ! La peur, c'est dans le camp de Paksé sur le Mékong, qu'elle atteindra Eugène Pierre. Dans ce camp, la corvée d'eau consistait à aller au bord du fleuve, pour y remplir, avec des seaux, des citernes sur roues. La corvée d'eau permettait aux enfants prisonniers un contact discret avec des laotiennes compatissantes qui lavaient leur linge au bord du Mékong. Ces lavandières cachaient dans les trous d'eau, à l'intention des adolescents prisonniers, des fruits frais et, parfois, des médicaments.

Le “médicament” qu’Eugène Pierre, atteint de dysenterie aigüe, obtient ainsi, de ces lavandières attentionnées, est un flacon d’un demi-litre d’alcool de riz, titrant plus de soixante degrés. Eugène Pierre boit ce flacon d’un trait. Ivre mort, il ne se réveille pas le matin. Les Japonais l’enferment. Interrogé, le surlendemain, il invente une histoire de vol dans les cuisines du camp, afin de ne pas dénoncer les lavandières qui l’ont aidé. Peu convaincant, il est à nouveau enfermé. Pour la suite, je lui cède la parole :

“Vers 16 ou 17 heures, deux sentinelles japonaises, avec leur fusil muni de baïonnette, me sortirent du cagibi, pour m’attacher au tronc d’un arbre. J’ai cru, à ce moment-là, que ma dernière heure était arrivée. J’avais réellement peur, mais je me résignais à mon sort.

Le courage, c’est quoi ?

Moi, je restais muet, fixant intensément cet homme avec son engin de mort. Arrivé près de moi, il me frappa, avec le plat du fourreau de son sabre, sur mon corps, sur ma tête, et puis ... il donna l’ordre aux soldats japonais de me détacher.”

Le pire pour les enfants de troupe, sera la fin de leur périple, le camp de Paksong, où ils sont progressivement transférés, à partir de la mi-juillet 1945. Ce camp de Paksong, est situé au Laos, à 1 400 m d’altitude, sur le plateau des Bolovens, à 40 km à l’est de Paksé.

Les enfants de troupe y sont particulièrement mal logés, dans des habitations basses, en bambou, sans portes, ni fenêtres, avec, au mois de juillet et au mois d’août, en pleine saison des pluies, une humidité de 100 % et des températures nocturnes de seulement 6 à 12 degrés.

Certes, la pluie permet de se laver... mais elle amène aussi des sangsues.

Et surtout, les adolescents, déjà épuisés par les quatre premiers mois de captivité, sont forcés de faire des travaux particulièrement pénibles : casser des cailloux, pour la construction d’une route, porter, à deux ou trois, des plots de bois d’une centaine de kilogrammes, tirer des troncs d’arbre, couper des bambous.

Le 15 août 1945, tous ces travaux pénibles cessent subitement.

Les enfants en apprennent peu à peu la raison, par le bouche à oreille de “radio bambou” : le 6 août, la ville d’Hiroshima a été détruite ; le 9 août, la ville de Nagasaki a été détruite ; le 14 août, cinq jours après, l’empereur Hirohito a annoncé la reddition du Japon.

Les travaux pénibles sont finis, mais les enfants de troupe resteront prisonniers des Japonais encore un mois. Les enfants malades, comme Eugène Pierre, qui souffre encore de dysenterie, sont rapidement ramenés au camp de Paksé, puis, fin août, tous les adolescents sont transférés à Saigon, en chaloupe et en camions.

Ils sont vivants, mais dans quel état physique ! Mais dans quel état moral !

Eugène Pierre Bruneau écrira :

“Nous étions certes heureux, soulagés que ce fût la fin de nos angoisses, mais aucune joie, aucune allégresse n’apparaissaient. Nous étions restés des “zombies” sans ressort, le regard résigné et triste, malgré la fin de notre calvaire.”

Et leur accueil à Saigon, n’est pas du tout ce qu’ils imaginaient. Eugène Pierre écrira : “Nous rejoignons le camp Pétrus-Ky, entre deux rangées de sentinelles nipponnes. Les Vietnamiens, le long de notre parcours, nous insultaient, proféraient des menaces de mort. Je ne comprenais pas, à cet instant, leur attitude nettement hostile. Qu’avions nous fait, pour être détestés à ce point ?”

Aux six mois de détention par les Japonais vont succéder trois mois de corvées pour les forces alliées. Je cite à nouveau mon prédécesseur : “Pauvres enfants de troupe ... équipés, d’une façon clownesque, de sous-vêtements et d’uniformes japonais, ils devinrent corvéables à merci, servant d’ordonnances aux officiers, employés à la “plonge” aux cuisines, au nettoyage du casernement.”

En janvier 1946, l’École d’Enfants de Troupe se regroupe une deuxième fois à Kompong Chnang, et c’est en juillet 1946 qu’Eugène Pierre finit sa classe de cinquième, commencée en septembre 1943, trois ans plus tôt. En septembre 1946, l’école retourne à Dalat. Eugène Pierre est admis directement en classe de troisième. Il n’a plus qu’un an de retard.

Eugène Pierre est curieux, intelligent, travailleur et bon élève. Malgré d’importants soucis de santé, il étudie pendant l’été, et réussit à rentrer directement en classe de première au lycée Yersin de Dalat.

Engagé volontaire à 18 ans, pour cinq ans, les autorités militaires l’autorisent à finir ses études.

Après qu’il a obtenu son baccalauréat “mathématiques”, avec mention, il est affecté au 1^{er} Régiment d’Infanterie Coloniale, à Versailles, pour lui permettre de préparer, au lycée Hoche, l’École de Saint-Cyr.

Le rêve d’Eugène Pierre était d’aller à La Flèche, pour préparer l’École Polytechnique. Quand on lui apprend, qu’étant déjà engagé dans l’armée, il ne lui est plus possible de se présenter au concours d’entrée à l’X, il est mortifié et écrit immédiatement à tous ses camarades enfants de troupe : “ Ne vous engagez surtout pas dans l’armée, à la sortie de l’école de Dalat !”

*
* *
*

Le 10 octobre 1949, Eugène Pierre, qui a 19 ans, découvre la France quand le bateau qu’il a pris à Saïgon, trois semaines plus tôt, arrive à Marseille.

Après une année scolaire en classe préparatoire à Versailles, Eugène Pierre échoue à l’écrit du concours d’entrée à l’École de Saint-Cyr. Il doit immédiatement cesser ses études et rejoindre son régiment. C’est ainsi qu’en juin 1950, le Soldat de Deuxième Classe Bruneau regagne le 1^{er} Régiment d’Infanterie Coloniale. Cet échec ne décourage pas Eugène Pierre, bien au contraire.

Affecté à Chartres, il s’emploie à être promu soldat de première classe, puis sergent. Devenu sous officier, il prolonge de trois ans, par anticipation, son engagement militaire et obtient ainsi, de pouvoir reprendre ses études. En septembre 1951, le Sergent Bruneau rejoint le peloton préparatoire à Saint-Cyr, de l’École de Sous-officiers de Strasbourg.

Il réussit, cette deuxième fois, le concours d’entrée à Saint-Cyr, passe un an à Coëtquidan et, à la sortie de cette prestigieuse école, choisit l’arme du Train.

Le 1^{er} octobre 1953, le Sous-lieutenant Bruneau, rejoint l’École d’Application du Train à Tours.

En juin 1954, à sa sortie de l’École, Eugène Pierre est affecté à Meknès, au Maroc, au 132^e Escadron de Transport, comme Chef de Peloton Transport.

En 1957, le Lieutenant Bruneau revient en France ; il est affecté au Centre d’Instruction du Train, à Blanquefort, près de Bordeaux et, après quelques mois, en assure le commandement.

Eugène Pierre ne peut pas être polytechnicien, mais continue à vouloir être ingénieur. Agé de 28 ans, il reprend ses études et obtient, en quatre ans, de 1958 à 1962, une impressionnante succession de diplômes. Il étudie à la Sorbonne. Après avoir passé son certificat d'études supérieures, de mathématiques, physique et chimie (MPC), il obtient une licence de chimie générale, puis se spécialise en radiochimie et en électrochimie.

Il intègre ensuite, en septembre 1960, l'École Nationale Supérieure du Pétrole et des Moteurs, de Rueil Malmaison, dont il est diplômé en 1961. Puis il finit sa nouvelle période studieuse, par un stage au Service des Essences des Armées.

Le 1^{er} avril 1962, c'est la victoire : le Capitaine Bruneau atteint son objectif : il rentre dans le corps des Ingénieurs de l'Armement, comme Ingénieur Militaire, à la Direction Centrale des Essences des Armées (DCEA).

De 1962 à 1974, il est affecté au Service des Essences des Armées, comme ingénieur au Bureau Technique Logistique, puis comme chef de ce bureau. Il devient un spécialiste de la pollution des sols par les hydrocarbures et il dirige la représentation française aux services de l'OTAN.

Tout en exerçant ces fonctions, il continue à étudier, et obtient le diplôme de l'Institut de Contrôle de Gestion (promotion Pasteur).

De 1974 à 1982, l'Ingénieur en Chef Bruneau est affecté à Bordeaux, comme Directeur des Essences de la 4^e région militaire, qui couvre tout l'ouest de la France, de Rennes à Bordeaux. De 1982 à 1985, il retourne à la Direction Centrale du Service des Essences à Paris, comme Chef du Bureau des Inspections et des Études Générales (Bureau IEG). L'Ingénieur Général Bruneau est ensuite nommé Inspecteur Technique et Logistique du Service des Essences. Puis, de 1985 à 1988, il est affecté à Baden-Baden (Schwarz Wald) en Forêt Noire comme Directeur des Essences des Forces Françaises en Allemagne.

En octobre 1988, l'Ingénieur Général Bruneau, âgé de 58 ans, quitte le service actif et se fixe dans notre belle région, à Castelnau-le-Lez.

*

* *

Quitter le service actif, ne veut pas dire devenir inactif. Bien au contraire.

Eugène Pierre n'a jamais cessé d'étudier. C'est un homme curieux de nature. Et l'étude lui permet, pour un temps, non pas d'oublier sa captivité, mais d'en libérer son cerveau.

Agé de vingt ans, il suit des études pour être officier.

Agé de trente ans, il suit des études pour être ingénieur,

Agé de quarante ans, il suit des études de gestion.

Agé de cinquante ans, c'est l'œnologie qu'il étudie à Bordeaux.

Agé de presque soixante ans, ce sont des études d'astrophysique que ce passionné d'astronomie suit à l'Université de Montpellier, études couronnées par l'obtention, en 1990, d'un diplôme d'études approfondies (DEA). Son professeur était notre défunt confrère Henri Andriolat.

Et c'est en 2002, à l'âge de 72 ans, qu'Eugène Pierre obtiendra son dernier diplôme : un certificat de pilotage d'aéronefs ultra-léger-motorisés (ULM).

Depuis sa retraite de Castelnau-le-Lez, l'ancien enfant de troupe va engager un dernier combat, pour que soit reconnu le "calvaire passé et présent" de ses camarades d'infortune, prisonniers des Japonais, dont beaucoup sont décédés, et dont d'autres ont atteint l'âge de la retraite, mais n'ont déjà plus la force de se battre.

Les premières demandes de réparation, présentées par les anciens enfants de troupe, il y a de très nombreuses années, ont toutes été rejetées : "*Vous n'étiez pas militaires en activité, vous n'étiez donc pas prisonniers de guerre*", disait l'administration des armées. "*Les Japonais vous considéraient comme prisonniers de guerre, vous n'étiez donc pas déportés ou internés*", disait l'administration des anciens combattants.

Eugène Pierre Bruneau, entreprend des démarches auprès des ministres, des députés, des sénateurs, qu'il va harceler. C'est à cette époque, qu'il rédige, après quarante cinq ans, l'histoire de sa captivité, sous le titre "Les Ados Enchaînés". Ce document, qui relate le calvaire des enfants de troupe de Dalat, l'aidera à obtenir satisfaction. En 1993, son combat est gagné.

Quarante-huit ans après le coup de force des Japonais, Eugène Pierre connaît une des plus grandes joies de sa vie : les enfants de troupe sont enfin reconnus : ils sont Déportés de la Résistance. Pour saluer ce grand succès, l'Association Nationale des Anciens Prisonniers d'Indochine (l'ANAPI) fait de l'Ingénieur Général Eugène Pierre Bruneau son Président National.

Eugène Pierre, après avoir longtemps lutté contre la maladie, avec l'aide et le dévouement de son épouse Annick, décède le 15 mars 2011.

L'Ingénieur Général Bruneau était Chevalier de l'Ordre National du Mérite (1970) et Commandeur de la Légion d'honneur (1999).

Eugène Pierre Bruneau a été élu à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier en 1990, pour occuper le trentième fauteuil de la section des Sciences, en remplacement de Jean Salva, Ingénieur Général des Ponts et Chaussées.

Le parrain de l'Ingénieur Général Bruneau était le Professeur Henri Andriolat, professeur d'astronomie et d'astrophysique, à l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc.

Eugène Pierre Bruneau a présenté à l'Académie trois communications :

- en 1991 : le pétrole, hier et aujourd'hui;
- en 1992 : le pétrole, après l'an 2000
- en 1994 : le coup de force des Japonais, le 9 mars 1945

*

* *

Comme c'est la tradition de notre Académie, je rappellerai brièvement la carrière de Jean Salva, le prédécesseur d'Eugène Pierre Bruneau. Jean Salva, qui est décédé le 10 mars 1994, était né à Toulouse en 1922.

Ancien élève de la promotion 1942 de l'École Polytechnique, Jean Salva en sort brillamment, dans le Corps des Ponts et Chaussées, où il fera toute sa carrière. Ceux d'entre nous qui l'ont connu, se rappellent qu'il a été en poste à Montpellier, de 1971 à 1979, comme Chef du Service Régional de l'Équipement du Languedoc-Roussillon.

Il a ensuite été promu Inspecteur des trois régions Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur et Corse, au sein du Conseil Général des Ponts et Chaussées.

Jean Salva a été élu à l'Académie en 1981, en remplacement de l'Ingénieur des Poudres Pierre Parisel, et a présenté, en 1983, une communication sur l'aménagement touristique de notre région.

*

* *

Revenons à Eugène Pierre Bruneau, qui succède à Jean Salva en 1990.

Je voudrais maintenant vous parler de l'homme et de son caractère, que vous avez découvert, avec moi, en suivant son parcours.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'Eugène Pierre Bruneau était curieux, intelligent, brillant, éduqué, doté d'une grande hauteur de vue, et qu'il était aussi travailleur et persévérant. Cet homme sympathique, ouvert, modeste, au caractère égal, était aussi un homme discret et réservé, qui se livrait peu. Mais Eugène Pierre Bruneau était surtout un homme généreux, qui faisait aux autres ce qu'il aurait aimé qu'on lui fasse. En parlant de la générosité de mon prédécesseur, une anecdote me revient à l'esprit.

Quand, âgé de 19 ans, Eugène Pierre prépare Saint-Cyr au lycée Hoche de Versailles, il doit travailler aux Halles de Paris pour gagner un peu d'argent et pourvoir à ses besoins essentiels. Un soir, il rate le dernier train qui doit le ramener à Versailles et passe la nuit sous un pont, où est déjà installé un clochard. Il fait froid, et le clochard lui prête une couverture. Eugène Pierre est très ému. *"C'est la première fois que quelqu'un me tendait la main"*, confiera-t-il à son épouse Annick.

La générosité d'Eugène Pierre Bruneau se traduit par un grand dévouement à sa première épouse Denise, avec laquelle il s'est marié en 1955, et a eu deux enfants, Patrick et Robin. Denise est atteinte de la maladie d'Hodgkin, dont elle souffre pendant plus de dix ans. Elle est hospitalisée plusieurs fois. Son mari l'accompagnera jusqu'à sa fin, en 1982, quand elle meurt, âgée de seulement 42 ans.

La générosité d'Eugène Pierre Bruneau s'exprime aussi par l'attention affectueuse qu'il porte à Isabelle et à Benoît, les deux enfants d'Annick, sa seconde épouse, à tel point que ceux-ci souhaitent porter son nom et qu'il les adopte dès qu'ils atteignent l'âge de 18 ans, l'un en 1994 et l'autre en 1995.

Cette générosité transparait également dans les cours d'astrophysique et d'économie qu'Eugène Pierre donnera bénévolement aux jeunes de Castelnau, à la "Maison André Malraux".

Cette générosité se traduit enfin par les actions qu'il mène au sein de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Montpellier, en faveur d'entreprises en difficultés.

*

* *

Mes chers collègues, mon propos touche à sa fin.

J'ai essayé de vous faire partager mon admiration pour Eugène Pierre Bruneau, qui était une personnalité hors du commun.

Son enfance d'eurasien, de paria, son adolescence sans père, éloigné de sa mère, prisonnier des Japonais, ont forgé un caractère d'exception, une volonté puissante, une curiosité jamais assouvie et une générosité remarquables.

Pour conclure, je dirai, simplement, que je suis fier de succéder à l'Ingénieur Général Eugène Pierre Bruneau, et que je m'efforcerai d'être digne de lui.

Réponse d'Olivier MAISONNEUVE

Monsieur,

Après votre évocation émouvante de la vie et de la personnalité hors norme de notre regretté confrère, Eugène Pierre Bruneau, il me revient le redoutable honneur, mais aussi le plaisir, de prononcer la réponse, c'est-à-dire votre discours de réception. Redoutable honneur, parce que je dois être dans mes propos à la hauteur de vos qualités, qui sont remarquables, et de la richesse de votre vie professionnelle. Plaisir, car il est toujours agréable de dire, à juste titre, du bien d'un ami. Je suis heureux de vous compter comme tel. En ce jour, mon bonheur est accru, voire magnifié, par la fierté d'avoir su trouver une évidence : penser immédiatement à vous, lorsque la section des Sciences de notre Académie a souhaité s'adjoindre, pour équilibrer sa composition, une figure du monde industriel, un capitaine d'industrie d'obédience scientifique. Ce fut alors pour moi clair, vous étiez la personne idéale. La recherche m'a appris que la notoriété pouvait se gagner en mettant en évidence, justement une évidence, ignorée jusque là : ce peut être, en effet, reconnu comme méritoire, que d'avoir su discerner ou inventer, dans la complexité d'un domaine scientifique, quelque chose d'aussi pertinent que le fil à couper le beurre. Il peut en être de même dans le domaine de l'innovation, par exemple l'idée des lanceurs à étages pour la conquête spatiale, comme l'a rappelé dans sa récente conférence, notre confrère de Bordeaux, l'ingénieur général Pierre Béтин. Hé bien, même si cela crevait les yeux de ceux qui vous connaissent, je suis fier de moi d'avoir pensé à vous et je vais faire la preuve de mon mérite grâce aux vôtres, au pluriel !

L'Ecole Polytechnique, entend-on dire souvent, mène à tout. Il est vrai que cette école a fourni à la France de grands scientifiques, de remarquables ingénieurs, des managers et créateurs industriels de talent, des hauts fonctionnaires de grande qualité, des présidents de la république, pour lesquels je n'utiliserai aucun qualificatif pour respecter toutes les opinions politiques, des artistes, là aussi des goûts et des couleurs..., et même, c'est plus surprenant, des médecins, forcément bons, comme votre ami et camarade de promotion, le docteur François Jauvion, présent dans cette assemblée et que je salue très cordialement. Mais il y a au moins une exception de première grandeur : aucun pape n'a été ancien élève de cette prestigieuse école. L'espoir de combler cette lacune ne semble pas toutefois hors d'atteinte, depuis l'élection d'un membre de la Société de Jésus au pontificat suprême. Comme un certain nombre de jésuites sont aussi polytechniciens, l'un d'entre eux était présent lors de la réception de notre confrère Gemma Durand, il est de moins en moins irréaliste d'espérer l'élection à la papauté d'un polytechnicien.

Qu'en est-il pour l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, à laquelle, non plus, aucun pape n'a encore appartenu ? Etre ancien élève de l'Ecole Polytechnique n'est pas rédhibitoire, on s'en doute, pour y être élu. Notre confrère Pierre Capiion en est une belle preuve vivante. Mais ce n'est ni une condition nécessaire, Dieu merci, ni une condition suffisante, même lorsque, comme vous, on appartient au corps le plus prestigieux, le corps des Mines : l'excellence de l'excellence, la crème de la crème de l'élitisme républicain, comme l'a rappelé le Président Daniel Grasset lors de sa présentation de Jean-Louis Beffa. Pour être élu à l'Académie, il faut des qualités qui ne sont pas garanties par la réussite à un concours très sélectif

sur le plan intellectuel, comportant en plus des épreuves sportives. Si mon propos à votre égard, commence par cet aspect, c'est pour souligner, indépendamment par la suite, les aspects brillants et attachants de votre personnalité, tant dans la vie familiale et sociale que professionnelle. En effet, lorsqu'on a dit de quelqu'un qu'il est polytechnicien, il risque d'être victime d'un stéréotype, certes flatteur d'un certain point de vue, mais bien trop réducteur. Une distance se crée où se mêle respect, admiration et inquiétude vis-à-vis d'une personne qui n'est pas tout à fait comme tout le monde. La communication risque d'être difficile. La crainte surgit d'être pris, explicitement ou implicitement, en flagrant délit d'erreurs de logique, d'ignorances ou d'imperfections diverses.

Il peut en résulter un splendide isolement pour l'intéressé et un sentiment d'infériorité pour les autres. Cela va pousser ces derniers à masquer leurs états d'âme au travers de quelques petites histoires ironiques : la puce qui devient sourde quand on lui a coupé toutes les pattes, la casserole que l'on raccroche au mur pour être ramené au problème précédent, sans parler de la différence qui existe entre un train et un polytechnicien : le train, lui, il s'arrête quand il déraile. Aujourd'hui, il y a l'ENA, l'Ecole Nationale d'Administration, et grâce à elle, comme s'en félicitait jadis un vieux polytechnicien, on dit beaucoup moins de mal de sa chère école. Bref, c'est dit et je n'y reviendrai plus, vous êtes un très beau spécimen de polytechnicien. Je peux maintenant aller voir sous l'armure et faire mesurer à l'auditoire toutes vos qualités, mérites et œuvres, hors de toute référence systématique à l'appartenance à une caste réputée.

Vous êtes né à La Tronche, près de Grenoble, en 1947 où votre père, militaire, était en garnison. Votre prime jeunesse a connu les pérégrinations propres aux familles de militaires, au gré de leurs affectations. Vous avez résidé, ainsi, en Allemagne, à Coblenz (Koblenz), puis à Trèves (Trier). Dès votre plus jeune âge, vous avez vu du pays, vous en verrez encore plus dans vos activités professionnelles et par votre goût des voyages. Votre père est affecté ensuite en Indochine. En pensant notamment aux études de ses enfants, votre mère, d'origine nancéenne, se fixe à Nancy vers le milieu des années cinquante. La famille y restera, lorsque votre père sera affecté en Algérie. Dans ces conditions, votre mère joue un rôle particulier dans votre éducation : durant le séjour en Allemagne, c'est elle qui fait l'institutrice, jusqu'à l'installation à Nancy. Là, vous intégrez le système éducatif classique. Le lycée Henri Poincaré vous accueille pour les études secondaires et les classes préparatoires. Vos dons en mathématiques, ce ne sont pas les seuls, y sont remarquables. L'air de Nancy a-t-il des vertus spéciales pour la "bosse des maths" ?

Toute votre adolescence se passe à Nancy et vous vous sentez nancéen d'origine. Le goût pour les sciences mathématiques et l'ingénierie que vous allez manifester par la suite n'est pas nouveau dans votre famille. Votre grand-père était ingénieur des mines, comme vous l'avez rappelé. Il avait exercé son métier en Turquie, en Russie, en Algérie. Votre père souhaitait rentrer à l'Ecole Centrale, mais la crise de 1929 et le coût des études à Centrale, alors de statut privé, l'en dissuadèrent. Il se rabat sur Sup Elec. Mais, suite à son service militaire, il trouve qu'être officier dans le Génie au Maroc est plus intéressant qu'une carrière d'ingénieur en électricité. Ainsi, il va, en début de carrière, construire des routes, des ponts, des voies ferrées, des ponts de chemin de fer. Il occupera aussi les fonctions d'officier des affaires indigènes, analogues à celles d'un juge de paix. Votre père, présent seulement lors des vacances, a été néanmoins une figure d'identification pour vous.

Par filiation, vous avez accordé de l'importance aux qualités qui étaient les siennes et que l'on retrouve chez vous : la clarté, la simplicité, le style direct, la précision et la concision. De lui vous avez retenu avec humour ce principe : " il ne faut jamais repousser au lendemain, ce qui peut être fait par un autre le jour même". N'est-ce pas une bonne et humoristique façon de dire qu'il faut savoir déléguer pour être efficace ? Déléguer et savoir faire confiance a été une partie de votre credo de manager d'entreprise. J'aurai l'occasion d'y revenir. Pour l'essentiel, le reste de votre éducation vous le devez à votre mère. De manière assez surprenante, vous confessez une tendance à l'indiscipline. Peut-être faut-il l'imputer aux particularités de la vie familiale, mais elle ne me semble pas détectable facilement par ceux qui vous côtoient aujourd'hui. Votre solide sens de l'humour traduirait-il, toutefois, un besoin d'évasion vis-à-vis des organisations rigoureuses, nécessaires à l'efficacité ? Votre fratrie, mot bien adapté à la situation, comportait quatre garçons et aucune fille. Deux frères plus âgés que vous et un, un peu plus jeune. Votre famille a été très éprouvée par le décès à l'âge de sept ans de René que vous n'avez pas connu. Le deuxième de la famille, Philippe, votre aîné de cinq ans, a le don des langues. Il deviendra diplomate par la voie des "Langues O" . J'aurai, aujourd'hui, une pensée particulière pour votre plus jeune frère, Dominique. Pour des raisons que j'évoquerai dans quelques instants, vous aviez un lien très fort avec lui. Vous avez été son soutien tout au long de la vie. Il vous a quitté, il y a peu.

Votre adolescence à Nancy est celle d'un jeune de l'époque. Votre famille n'aime pas le gaspillage, attache de l'importance au travail et a des préoccupations de bonne gestion. Vous avez le goût de l'exercice physique : vous jouez au tennis, vous pratiquez l'équitation et aimez le ski. Vous continuerez toute votre vie à aimer les activités sportives et de grand air. La vie familiale se déroule en bonne entente avec vos parents et vous avez su faire de même avec vos deux fils, François et Etienne. Ils n'ont pas eu de soeur non plus. Faisant mentir l'adage "jamais deux sans trois", une adorable petite fille, Diane, est née dans la famille de François et de son épouse Aurore. Diane a de ce fait un statut de princesse auprès de sa grand-mère et encore plus, si cela est possible, auprès de son grand-père, lui-même au zénith dans le cœur de son petit-fils, Gaspard, fils d'Etienne et de son épouse, Taniya.

Mais revenons à votre jeunesse. Après un retour en garnison à Metz, votre père prend sa retraite de militaire. Il travaille alors quelque temps pour les américains, jusqu'à ce que la France du Général de Gaulle prenne ses distances avec l'OTAN et fasse fermer les bases américaines situées en France. Pour vous, l'adolescence passée, arrive l'heure des classes préparatoires et des concours aux grandes écoles, abordés avec deux ans d'avance. En 1966, vous réussissez dans tous les grands concours, dont celui de Normale Sup, rue d'Ulm, le plus spécifiquement sélectif dans le domaine des mathématiques et de la physique, et celui de Polytechnique. Pendant le concours de Polytechnique, entre l'écrit et les oraux, vos parents sont victimes d'un grave accident au retour du voyage que votre père avait souhaité faire pour rechercher et trouver du travail à Paris. Le décès dramatique de vos parents vous touche de plein fouet avec vos deux frères. Votre réussite au concours dans ces conditions montre la marge dont vous disposiez et, surtout, votre capacité à faire face dans les épreuves de la vie. Vous choisissez Polytechnique plutôt que Normale Sup, car plus attiré par le métier d'ingénieur que par l'enseignement et la recherche scientifique.

Les épreuves vécues et le succès au concours ont, bien sûr, une incidence sur votre vie. Votre situation financière devient plus aisée. Vous êtes le pilier de la famille, tout spécialement en vous occupant de votre jeune frère et de sa santé, car il a été très déstabilisé par la perte brutale de ses parents. Tout cela vous conduit à n'être pas complètement en phase avec la vie de vos camarades de promotion. Vous êtes moins plongé dans la vie de ce chaudron bouillonnant qu'étaient alors les locaux de l'Ecole Polytechnique sur la Montagne Sainte-Geneviève. Vous avez une vie en dehors et goûtez à la condition de parisien, en partie grâce à la gentillesse d'une cousine par alliance de votre père, Yvonne Durand. Elle vous manifeste une grande affection à la suite du décès accidentel de vos parents et vous considère comme l'un de ses enfants. Pour vous c'est une deuxième maman. Vous avez toujours pour elle un solide attachement. Il est vrai que c'est une personnalité, avec une vie professionnelle riche. Vous partagez avec elle la passion du bridge et vous allez chaque mois à Hyères jouer avec elle. Mais aujourd'hui, c'est elle qui est venue à Montpellier pour être à vos côtés. C'est avec grand plaisir que je vous revois, chère Madame, et que je vous salue.

Vos nouveaux moyens, cher Confrère, vous permettent de faire des voyages, au Japon en premier lieu, en Tunisie, au Maroc, aux portes du désert, à Ouarzazate. Vous perfectionnez vos talents de cavalier en profitant de vos entrées à la Garde Républicaine. Cette vie hors les murs du 5 rue Descartes ne vous empêche pas de nouer de très solides relations amicales avec vos camarades de promotion : tout spécialement avec ceux de votre "casert", cette antre, en deux parties de taille réduite, où logent et phosphorent huit élèves. Chaque année encore, vous les revoyez et organisez pour eux des voyages et activités diverses. C'est un trait remarquable de votre personnalité que cette fidélité active en amitié. A l'X, bien que vous avouiez avoir été pendant cette période un ludion, vos résultats n'en souffrent pas. Vous accédez au corps des Mines. Donc vous êtes dans les tous premiers et Dieu sait qu'à ce niveau la concurrence est sévère. Cela va vous conduire à l'Ecole des Mines de Paris, Boulevard Saint-Michel. Mais au préalable, vous devez faire votre service militaire. Après cinq mois à l'école d'application des transmissions de Montargis, vous passez vos sept derniers mois en région parisienne comme adjoint du commandant du service des télécommunications de l'armée. Vos activités militaires vous laissent le temps de suivre des cours d'économie et de droit. Vous gardez le souvenir d'un intérêt très modéré de cette année de service. A l'Ecole des Mines, les "corpsards" sont rois. Les stages en cours de scolarité sont intéressants : stage au Crédit Agricole et stage au laboratoire d'économie de l'Ecole des Mines. A la fin du cursus, il n'y a pas de classement pour les "corpsards" et leur affectation est tirée au sort.

Nous sommes en 1972 et les premiers pas de votre carrière vous les faites en Languedoc-Roussillon, comme adjoint de Jean-Pierre Pertus, Directeur Régional du Service des Mines, future DRIRE et aujourd'hui DREAL (Direction de l'Environnement, de l'aménagement et du Logement), et de l'Ecole des Mines d'Alès, l'ENSTIMA à l'époque. Pendant trois années, vous allez goûter aux charmes de la région que vous sillonnez dans le cadre de votre mission consacrée aux aspects miniers. Votre intérêt pour ces questions est grand et vous regrettez aujourd'hui la quasi disparition de ces activités minières. Vous travaillez également au cabinet du préfet de Région d'alors, Marcel Blanc, successeur de Jean Taulelle en décembre 1973. Vous vous intéressez à la bauxite à Mèze-Villeveyrac, au charbon à

Graissessac, à l'or à Salsigne, au fer historique du Canigou à Blatère, au plomb et au zinc sur les sites des Malines, des Deux jumeaux, de Pallières et de Trèves, à l'uranium à Lodève et en Lozère, au sel à Vauvert. On vous sollicite aussi pour enseigner l'économie à l'École des Mines d'Alès. Cette fonction d'adjoint du directeur du Service des Mines de notre région vous plaît et vous y seriez volontiers resté plus que la durée limite de trois années.

A Montpellier, ce sont aussi les retrouvailles avec un camarade de promotion en train de terminer ses études de médecine, François Jauvion. Cela fortifie vos liens d'amitié qui perdurent encore aujourd'hui. Vous êtes, maintenant, tous les deux membres du Rotary, comme un certain nombre de personnes de cette assemblée, membres ou non de l'Académie. Je salue tout particulièrement ces dernières, venues témoigner de leur amitié et honorer de leur présence cette séance de réception. Je ne peux passer sous silence, bien sûr, que vous êtes en ce moment le successeur de François Jauvion à la présidence du Rotary-club de Montpellier.

Vient, ensuite, de 1975 à 1980, votre plongée dans la vie, voire les arcanes, des ministères. Dans un premier temps, vous êtes chargé de mission pour les matières premières au ministère de l'économie et des finances, à la direction des relations économiques extérieures. L'équipe à laquelle vous appartenez accompagne les activités de commerce extérieur en participant, en particulier, aux négociations internationales délicates, mais intéressantes, sur les matières premières

1977-1978 est une période qui va avoir une importance capitale pour votre vie. Ce n'est pas la tâche de Conseiller technique pour les finances au cabinet du ministre de la coopération, Robert Galley, que je veux mettre en exergue. Certes, Robert Galley est centralien, ancien résistant et mari de la fille du Maréchal Leclerc, Jeanne Leclerc de Hauteclocque. Certes, vous succédez dans cette fonction à un certain Alain Juppé. Certes, vous suivez les aspects financiers de la politique de coopération, tout particulièrement avec les anciennes colonies et en effectuant de nombreux déplacements en Afrique, notamment à Djibouti au moment de l'indépendance : le référendum a lieu le 8 mai 1977. Tout cela est intéressant et dans la continuité de votre trajectoire de "mineur".

Mais l'élément capital pour la suite réside dans la présence au côté du ministre d'une Attachée parlementaire et de presse, Geneviève de Saint-Seine, pleine de talents dans l'art difficile des relations et de la communication avec les médias et le monde politique. Robert Galley entre 1968 et 1981 a été huit fois ministre et, au cours de ses précédentes fonctions ministérielles, il a apprécié les qualités de Geneviève pour rendre compte avec diplomatie des déclarations du ministre et quand il change de ministère, il lui demande de le suivre. Il est amusant de signaler que Geneviève a, elle, côtoyé effectivement dans ses fonctions Alain Juppé dans un précédent ministère. Elle avait su, alors, confronter avec succès son sens de la communication avec l'implacable et brillante mécanique intellectuelle de ce normalien énarque, dont on connaît la carrière jusqu'ici. C'est au cours d'une mission en Mauritanie qu'avec Geneviève, vos chemins se sont croisés d'une façon plus précise. Je ne peux pas priver l'assemblée de la révélation d'un petit secret, si vous m'y autorisez. Il est tellement sympathique. Au cours des divers repas, grands ou petits, il vous a été servi systématiquement de la langouste. Geneviève vous a, non moins systématiquement, proposé sa part et, ce qui devait arriver arriva, vous lui avez trouvé, à juste titre, beaucoup de qualités. Cela vous a conduit, ultérieurement, à lui demander sa main. Plus tard, Geneviève vous a révélé, avoué dirai-je, qu'ayant

eu des ennuis avec une langouste précédemment au Caraïbes, elle en avait perdu le goût. Son sacrifice n'était donc pas trop dur. L'art bien féminin de ne pas révéler trop vite son jeu, n'était-il pas de bonne guerre pour apporter la preuve que, décidément, chez les hommes, l'estomac est près du cœur ! En 1978, vous devenez Chef de cabinet du directeur des affaires industrielles et internationales des Télécommunications (France Télécom aujourd'hui). C'est l'époque du développement de l'opération minitel et des réseaux de fibres optiques. L'ère des techniques de communications changeait de braquet et vous êtes aux premières loges aux côtés du directeur.

En 1980, vous vous sentez prêt à assumer des responsabilités importantes. Pendant 25 ans, vous allez enchaîner les fonctions de direction générale d'entreprises internationales et assumer des mandats sociaux et d'administrateur en Europe et en Afrique, plus précisément en France, Allemagne, Italie, Espagne, Afrique du Sud, Tunisie. Cela va concerner des industries extractives, de process, de métallurgie, de produits alimentaires, de vin, de télécommunications. De 1980 à 2001, c'est à la direction de la compagnie des Salins du Midi et des Salines de l'Est que vous allez participer, dans un moment important de sa saga. Le vice-Président directeur général, Alain Colas, X mines 1948, cherche quelqu'un pour le seconder. Il vous connaît bien et vous apprécie.

Dans un premier temps vous êtes Directeur général adjoint, président des filiales malgache, italienne, espagnole et capverdienne et aussi administrateur des filiales sénégalaise et tunisienne. Lorsque vous ne voyagez pas, vous résidez à Paris, le très chic siège social de la compagnie est alors situé rue d'Anjou. Puis vous devenez Directeur général. Votre parcours est centré sur le développement international de l'entreprise. Votre action est consacrée au redressement de la filiale italienne, à la restructuration de la production française de sel de mer, à l'augmentation de 50 % de la capacité de la mine de sel de Varangéville, à la recherche d'un nouvel actionnaire et à la facilitation de la vente des Salins à l'entreprise américaine Morton International, à la création d'une coentreprise (joint venture) avec les Mines de potasse pour la commercialisation du sel de déneigement, à l'achat du principal producteur espagnol de sel et à l'intégration des activités françaises, italiennes et espagnoles.

Il n'est pas possible pour moi, déjà pour des raisons évidentes de temps, d'entrer dans beaucoup de précisions sur votre action, sur les difficultés rencontrées et surmontées. Il en sera de même pour la suite de votre carrière de manager d'entreprises, je serai forcément succinct, vu la diversité et l'ampleur de vos oeuvres. Salins, avec mille cinq cents employés et deux à trois cents millions d'euros de chiffre d'affaires, est le quatrième producteur de sel au monde. Le sel intervient, pour l'essentiel, dans l'industrie chimique, la filière chlore et soude, dans l'adoucissement de l'eau, dans le déneigement des routes et dans l'alimentation. Dans le détail, on dénombre à peu près quatorze mille utilisations différentes du sel. Ce dernier a fait l'objet de campagnes de dénigrement, en raison de son éventuelle, mais non prouvée, nocivité pour la santé et son agressivité pour les carrosseries de voitures. Dans ce contexte, on peut imaginer la complexité et la diversité de la tâche pour le directeur de l'entreprise, dont la bonne santé financière dépend en plus, de façon non négligeable, du ciel par le biais des chutes de neiges et de la production de sel. Pendant votre période Salins, vous passez trois années à Montpellier, pendant lesquelles vous vous préoccupez essentiellement des questions de production et de vente de sel.

Vos trois années à Montpellier, de 1991 à 1993, sont importantes pour moi. Votre fils aîné, François, et mon dernier fils, Vivien, sympathisent au collège au travers de joutes amicales en mathématiques. François a déjà en tête de faire comme son père : devenir polytechnicien. Il atteindra son objectif. Après avoir montré des dons remarquables en cryptologie, il a préféré exercer ses dons mathématiques dans la conception de modèles pour les produits dits dérivés : il est ingénieur financier, alors que son frère Etienne est avocat spécialiste des questions de fusions et d'acquisitions. Vivien, lui, dans une profonde réflexion, se rend compte qu'avec zéro et un on peut tout faire, ou presque : il est devenu informaticien ! Leurs parents sont amis grâce à eux. Une équipe de mon laboratoire a travaillé scientifiquement sur la compaction du sel et vous avez accepté de devenir une des personnalités extérieures du Conseil d'Administration de l'Université Montpellier II. Parfois, les débats vous ont fait vous demander si vous étiez bien dans une université scientifique. Je comprenais vos remarques, tout en me remémorant les propos optimistes d'un de nos secrétaires généraux, un homme d'expérience : "dans les universités, disait-il, rien n'est simple, mais tout finit par s'arranger !". Puisse-t-il avoir encore raison aujourd'hui ! Mais dans l'entreprise aussi, il y a des choses surprenantes. Alors que vous étiez encore directeur général adjoint, le directeur général vous explique qu'il vous faut aller tirer les canards. La chasse présidentielle ! Comme vous ne pouvez faire les choses autrement que bien, vous achetez un fusil et en compagnie d'un de vos jeunes fils vous allez faire une séance de ball-trap pour vous entraîner au tir de chasse. Là, ô horreur, vous découvrez à vos dépens que votre œil gauche est votre œil directeur, vous devez donc épauler à gauche : l'angle de crosse est inadapté, le fusil tombe mal, et c'est la Bérézina ou presque. Les pigeons ou autres plateaux d'argile explosent, pour la plupart, seulement en touchant le sol. Vous avez la désagréable impression de tomber du piédestal sur lequel votre fils vous avait placé. Je peux vous rassurer, il m'a dit avoir complètement oublié l'événement. Comme vous ne m'avez jamais raconté la suite, je pense que, par modestie, vous avez omis de me dire qu'ensuite, une solution avait été trouvée pour l'épisode de chasse aux canards ; l'adrénaline aidant, vous avez dû rectifier le tir. Ainsi êtes-vous certainement remonté sur le piédestal, car vos fils professent aujourd'hui une grande admiration pour leur père. Cette admiration n'est pas due qu'au pedigree. Ils gardent aussi en tête les shows magiques que vous organisiez pour leurs anniversaires, à coup de templiers et d'adoubements de chevaliers, sans parler de vos talents d'édificateur d'impressionnants châteaux de sable !

Reparti à Paris en 1994, fidèle en amitié, une qualité que tous vous reconnaissent, vous avez, avec Geneviève, donné régulièrement de vos nouvelles ; notamment, par des missives de vœux très sympathiques, abondamment et humoristiquement illustrées.

Pendant votre période Salins, vous êtes allé conforter votre approche du management en suivant un Advanced Managing Program, d'abord à l'INSEAD, l'Institut International Européen d'Administration des Affaires, puis à la Business School d'Harvard. Vous étant perfectionné dans la connaissance des méthodes de management européennes et américaines, comment se fait-il que vous n'ayez pas étudié également les méthodes chinoises ? Il est vrai que dans les années 80, le dragon chinois n'était pas encore aussi largement développé et la multi-polarité du monde aussi clairement affirmée.

Lorsque vous arrivez à la responsabilité des Salins en 1980, ceux-ci appartiennent au groupe Suez. Ce dernier veut recentrer son activité sur les services aux collectivités locales et les services financiers aux particuliers. Le groupe Salins n'est donc pas dans le cœur de métier. Dans ces conditions, après la vente des "Domaines de Listel" à Val d'Orbieu, vous participez activement à la recherche d'un acheteur de la part majoritaire du groupe Suez dans le groupe Salins. L'acquéreur sera, comme je l'ai déjà indiqué, l'entreprise américaine "Morton International". L'évolution ne s'arrête pas là, Morton se scinde en deux par la technique anglo-saxonne du *spin off* et l'entreprise des Salins se retrouve dans l'entreprise "New Morton", peu après achetée par son concurrent "Rohm and Haas", lequel décide de revendre les Salins. Quand je parlais de la saga des Salins, je n'avais pas tort, d'autant que les évolutions continueront après.

Vous souhaitez, alors, un changement de responsabilités. Péchiney, société très structurée, recherche quelqu'un pour prendre la direction de sa filiale Pechiney Electrometallurgie, mille deux cents personnes et trois cents millions d'euros de chiffre d'affaires. En 2002, vous en devenez Président directeur Général. Implantée en France et en Afrique du Sud, l'entreprise est le deuxième producteur mondial de silicium et d'alliages à base de silicium, utilisés dans l'industrie chimique pour les silicones, dans les fonderies d'aluminium et de fonte. D'autres activités intéressent moins l'entreprise : elles sont en perte de vitesse. Votre première tâche, dans la période 2002-2003, va consister en l'élaboration et la mise en œuvre d'une stratégie de redressement. Elle va comporter les phases suivantes : recentrage de l'activité sur les marchés en croissance, ceux du silicium et des alliages pour fonderie, restructuration de l'outil industriel par le développement de 25 % de la capacité de l'usine d'Afrique du Sud, la fermeture d'une usine et la cession des activités non stratégiques, soit quatre unités de production, et, enfin, la réduction de 30 % des frais de structure par le regroupement des fonctions centrales à Chambéry. Le Président directeur général, que vous êtes, montrera l'exemple en s'y installant. Les transactions industrielles se poursuivent, avec l'achat de Péchiney par Alcan. Mais Pechiney Electrometallurgie n'intéresse pas Alcan. Votre responsabilité en 2004 et 2005 est, alors, de rechercher un acheteur apte à développer l'entreprise. Vous le faites avec succès et participez activement aux négociations avec l'acquéreur, l'entreprise Ferroatlántica. A la suite de quoi, votre destin chez Péchiney prend fin.

Bien évidemment avec votre expérience et vos qualités, il était inévitable que vous soyez sollicité pour de hautes responsabilités dans les organisations professionnelles. Ainsi entre 1998 et 2005, vous avez enchaîné les fonctions de président de l'European Salt Producers Association (ESPA), de président de la chambre syndicale des industries minières, de vice-président de la fédération des minerais et métaux non ferreux (FEDEM) et de président d'EuroAlliages, l'association européenne des producteurs de ferroalliages.

Pendant la période 2005 à 2010, date à laquelle vous prendrez votre retraite, vous allez utiliser vos compétences et votre expérience dans le management de transition et le conseil. En 2005-2006, vous agissez dans le cadre du cabinet Prospères, une équipe de managers opérationnels, spécialisés dans la gestion de transition et le retournement d'entreprises. Vous résolvez la crise managériale survenue après la fusion constitutive d'un cabinet de conseil en propriété industrielle, par la mise en place d'une nouvelle organisation du travail. En 2006 vous créez

Faselis à Montpellier, structure familiale vous permettant d'avoir des activités de conseil pour des sociétés de fonds d'investissement, banques d'affaires, et entreprises métallurgiques.

Ces dernières activités, vécues forcément avec une certaine nostalgie des anciennes, sont en fait une salubre transition entre l'hyperactivité précédente et la retraite. Vous avez choisi de la prendre dans ce Languedoc que vous aviez appris à aimer au cours de vos deux précédents séjours. Le nancéen de coeur a finalement préféré la place de la Comédie à la place Stanislas ! Aujourd'hui, entre vie familiale, activités sociales, Rotary, voyages, bridges, rendez-vous amicaux, activités de plein air et maintenant Académie, vous avez de quoi dépenser votre trop plein d'énergie. Geneviève à vos côtés s'adonne avec succès à la peinture, après une vie familiale et professionnelle bien remplie et engagée, ce qui est normal pour une descendante de croisés. Après avoir travaillé dans les ministères, Geneviève a travaillé dix ans au CEA et elle est toujours passionnée par le nucléaire. Quant à vous, Monsieur, votre généreuse aspiration à être toujours utile, vous a conduit à être un Business Angel au sein de Sud Angels pour aider au développement d'entreprises naissantes. Vous apportez aussi votre contribution à la formation de personnes handicapées, dans le cadre de l'Association pour l'Enseignement aux Malades ou Accidentés, l'APEMA.

Finalement, si l'on regarde votre remarquable carrière dans le contexte industriel de notre époque, on peut dire que vous avez été un aventurier de la flexibilité, en connaissant, de ce fait, la grande solitude du chef. Pour le salut des entreprises et des personnes qui vous étaient confiées, vous avez dû entreprendre ventes, fusions, concentrations, découpages, recentrages, restructurations. Tâches harassantes ressemblant à celles de Sisyphe et exigeant capacités de travail, de discernement et de réalisme exceptionnelles. Vous vous êtes efforcé d'être à l'écoute des personnels et des collaborateurs, tout en gardant le cap avec obstination, afin d'atteindre les objectifs que vous vous étiez fixés après mûre réflexion. Motiver les hommes était important pour vous. Vous avez su discerner où vous vouliez aller et convaincre. Pour vous, il faut résoudre les problèmes et ne pas se poser de questions de légitimité dans l'action, une fois le choix fait en toute intelligence, tel le chirurgien dans une grave opération ou, comme votre père, dans une action militaire. Agir bien et énergiquement, telle est, pourrait-on dire, votre devise, tant dans la vie professionnelle que familiale ou avec vos amis. Vos qualités intellectuelles étant hors de discussion, les commentaires à votre endroit sont toujours les mêmes : grande capacité à faire face avec solidité, courage et opiniâtreté, ne fait pas dans le tape-à-l'œil, redoutablement efficace, mais aussi généreux, protecteur et tolérant. Peut-être vais-je faire plaisir à notre président, Michel Gayraud, grand spécialiste de l'histoire romaine, en disant que j'identifie chez vous des vertus stoïciennes avec, en plus, une connotation de cœur et de générosité. Ce dernier aspect me fait penser, pardonnez-moi ce dérapage, que vous avez vraiment un côté saint-bernard. Question de prénom ?

Aurai-je, après tout ce que je viens de dire, rendu compte suffisamment de toutes vos qualités et œuvres ? Hé bien non, car en plus de vos dons intellectuels vous êtes aussi un manuel. Il n'y a pas de doute, nous ne sommes pas tous égaux, si ce n'est en droit, comme l'affirme la République, et bien que frères, comme le professe le Christianisme. En effet, vous êtes un excellent bricoleur. Vous êtes capable de travaux de la qualité des meilleurs artisans, avec le perfectionnisme concret qui est le vôtre en tout. Ainsi, dans votre jeunesse, vous avez acheté une petite maison en très mauvais état à Saint-Brancher dans le nord du Morvan, près de

l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire, de la Roche des Fées, de la Forêt du Duc et de la Roche de La Pérouse, Tout un programme ! De week-end en week-end, vous l'avez transformée en un lieu très accueillant où famille et amis se retrouvent avec grand plaisir. Aujourd'hui encore, je me suis laissé dire que vous vous étonniez, avec un certain dépit, qu'un de vos fils ne vous sollicite pas pour installer sa nouvelle cuisine !

Comment, alors, après ce rappel, malgré tout très partiel, des divers aspects de votre vie, de vos œuvres et de votre personnalité, ne pas se féliciter de votre élection à l'Académie ? En tout cas, cher Bernard, j'en suis moi fort heureux et je rends avec plaisir et confiance la parole au Président pour sa "cadenza" finale, lorsque le temps suspend son vol pour le point d'orgue de votre réception. J'en suis certain, il ne va pas me démentir !

Allocution de clôture du Président Michel GAYRAUD

Au moment où vous entrez dans notre Académie, Monsieur, je voudrais vous dire tout le bien que vous allez en ressentir. Non pas que vous retrouverez le bicorne et l'épée de votre jeunesse : nous n'en portons pas. Mais vous aurez ici, parmi nous, une vie calme. Vous n'aurez à vous occuper ni de notre revente, ni du rachat d'une Académie concurrente, ni d'aucun licenciement : nous sommes immortels et notre secrétaire est, de plus, immortel à perpétuité. Notre stratégie est simple ou soft, comme on dit aujourd'hui en style gestionnaire. Nous voulons développer nos relations au sein de la Conférence Nationale des Académies qui est un trust au sein duquel chaque membre garde son autonomie. Nous voulons aussi augmenter nos investissements dans le patrimoine culturel, prioritaire pour nous sur le patrimoine immobilier ou boursier que nous avons bien mince car, depuis trois siècles, toutes nos opérations en ces domaines se sont soldées par des fiascos. S'il vous arrive donc de parler de sel avec un confrère, ce sera, sans aller jusqu'à la conversation finement spirituelle, avec un médecin pour débattre du seuil tolérable de sa consommation pour notre santé, ou avec un chimiste pour approfondir, expériences scientifiques à la clé, les différences de goût entre le sucré et le salé.

Ces bienfaits pour vous-même, se doublent de ceux que l'Académie reçoit à votre arrivée. Vos qualités d'abord. Vous possédez peut-être les vertus stoïciennes, comme l'a suggéré votre parrain, mais je n'en suis pas certain car la première d'entre elles est la résignation, et vous n'êtes pas un résigné. Comme votre prédécesseur, Eugène Pierre Bruneau, vous possédez l'une des quatre vertus cardinales, identifiées par Platon, la force et le courage symbolisés dans la statuaire par le glaive et la branche de chêne. Pour vous le symbole se trouve dans votre patronyme même puisque d'après les spécialistes de l'onomastique Epron est un toponyme contraction d'éperon au sens de roche escarpée. Avoir pendant vingt-cinq ans assuré la direction générale d'entreprises internationales a nécessité, sans aucun doute, un courage peu commun.

Je vois dans votre arrivée un enrichissement prometteur pour notre compagnie. Vous allez nous ouvrir au monde industriel et à la stratégie des entreprises. Actuellement les chefs d'entreprise dans l'Académie se comptent sur les quatre doigts d'une même main et encore en taillant large. C'est une tendance lourde de notre recrutement. Dans leur "Histoire de l'Académie de 1846 à nos jours", nos collègues Hubert Bonnet, André Thévenet et Louis Bourdiol ont étudié notre composition. Ils ont testé les années 1850, 1900, 1950, 2000, soit 330 membres, c'est-à-dire la moitié des membres de l'Académie depuis sa refondation. On n'y compte que 5 industriels contre 182 universitaires, c'est-à-dire 55%. Mais n'ayez crainte : vous n'êtes pas tombé dans l'un de ces conseils d'administration universitaires comme vous en avez connu avec effroi au début des années 90 à l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc. Dans les mêmes années nos confrères ont compté 15% d'académiciens issus de la fonction publique et 12,5 % des professions libérales. A partir des notices biographiques, dans le même ouvrage, j'ai retrouvé ces 5 industriels dont 4 ont occupé des sièges de la section Sciences. Les voici dans l'ordre de la numérotation des fauteuils. Pierre Julian élu en 1995 sur le Xe fauteuil a été directeur des domaines viticoles de la Compagnie des Salins du Midi. Jean Billiemaz, élu en 2003 sur le siège numéro XV, a fait carrière dans l'industrie chimique où il

occupa divers postes de direction chez Kuhlmann et Pechiney-Ugine avant de devenir délégué général d'Agropolis. Pierre Guilhon élu en 1956 au XVIII^e fauteuil a dirigé la Raffinerie de Frontignan. Robert de Joly, élu en 1938 au XXV^e fauteuil a dirigé la Compagnie des Eaux Minérales de Vergèze. A ces quatre scientifiques il faut ajouter un étonnant hapax : Etienne Gervais, directeur de l'exploitation des Salins du Midi, fut titulaire du siège XXI dans la section des Lettres. Il doit se cacher là-dessous un mystère que je n'ai pas cherché à élucider, peut-être le départ de saint Louis pour la croisade depuis Aigues-Mortes. On voit dans cette brève liste que les industriels en question, sauf Jean Billiemaz, dirigèrent des sociétés certes honorables : Salins du Midi, Raffinerie de Frontignan, Eaux Minérales de Vergèze, mais toutes locales ou régionales dans leurs structures, ce qui se conçoit bien dans l'ancienne organisation économique, celle d'un Montpellier au secteur secondaire plutôt malingre dans un Sud lui-même éloigné des dynamiques du XIX^e et du XX^e siècles. Bien sûr, on peut penser aujourd'hui que la croissance démographique, le poids de la recherche universitaire, celui du tertiaire supérieur comme les biotechniques ou l'installation de sièges sociaux de grandes entreprises vont laisser le champ libre aux industries du futur.

Ce sera pour l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier une source renouvelée de nouveaux membres. Mais à l'heure de la mondialisation il n'est pas besoin d'être le chef d'une entreprise régionale pour entrer dans l'Académie. Il devient normal de faire appel à des responsables de sociétés internationales qui viennent à Montpellier après avoir effectué des carrières lointaines. Vous êtes, Monsieur, le prototype de cette nouvelle génération. Vous avez bien fait de désertier Nancy et de venir au soleil de Montpellier. Ce faisant vous devenez l'actionnaire d'une Société fondée en 1706 par le Roi Soleil. Nous avons été les fournisseurs de la Cour pendant quatre-vingts ans en matière de connaissances scientifiques. Et si nous avons disparu un temps à cause d'une crise, nous avons aujourd'hui retrouvé nos marchés.